

« place, eût vécu de ses magasins ; la jonction s'y serait
 « faite avec son armée, sur un point fixe et qui était à
 « l'abri des vicissitudes de la campagne. Si Würmser eût
 « été battu avant d'arriver à Mantoue, Quasdanovich n'en
 « aurait pas moins ravitaillé la garnison ; il aurait pu
 « longtemps occuper le Serraglio ; enfin, il aurait pris
 « conseil des circonstances.

« Il est donc de principe qu'une armée doit toujours
 « tenir toutes ses colonnes réunies, de manière que l'en-
 « nemi ne puisse pas s'introduire entre elles. Lorsque, par
 « des raisons quelconques, on s'écarte de ce principe, il
 « faut que les corps détachés soient indépendants dans
 « leurs opérations et se dirigent, pour se réunir, sur un
 « point fixe vers lequel ils marchent sans hésiter et sans
 « de nouveaux ordres, afin qu'ils soient moins exposés à
 « être attaqués isolément. »

Dans la seconde quinzaine du mois d'août 1796, l'armée impériale vint se reformer autour de Trente. Elle comptait encore 40,000 hommes, force supérieure à celles de Bonaparte. Würmser se disposa donc à reprendre la campagne et arrêta un nouveau plan qui devait le conduire au but poursuivi par le cabinet de Vienne : la délivrance de Mantoue.

D'après ce plan, Davidovich devait rester dans le Tyrol avec 7 ou 8,000 hommes de milices tyroliennes et un corps de 20,000 hommes répartis en quatre divisions, dont les emplacements furent bizarrement répartis.

3,500 hommes, sous Grœffer, furent chargés de couvrir le haut Tyrol, du côté du Vorarlberg ; le général Landon, avec 3,000 hommes, observa les débouchés de la Valte-line ; la division du prince de Reuss, forte de 5,500 hommes, s'établit au nord du lac de Garde ; enfin les brigades Wukassovich et Sporck, réunies dans la vallée de Roveredo, formèrent le corps principal, d'environ 8,000 hommes.

Ainsi divisée, cette masse allait se trouver hors d'état de concourir aux opérations du feld-maréchal Würmser.

Son action ne pouvait être que défensive et en dehors des mouvements du commandant en chef.

Celui-ci, de son côté, comptait descendre sur Mantoue, par la vallée de la Brenta, Bassano et Legnago, avec 26,000 hommes répartis en trois divisions, tandis que Davidovich déboucherait du Tyrol par la vallée de l'Adige, pour menacer nos communications et nous forcer à abandonner la ligne du Mincio. Le mouvement commença dès les premiers jours de septembre.

Würmser adoptait encore une fois deux lignes d'opérations séparées par le massif des monts Lessini (V. *planche XIV*).

Bonaparte, saisissant de suite les avantages que lui donnait la position sur l'Adige, s'avança sur une ligne d'opération intérieure et marcha d'abord sur les détachements de Davidovich. Ceux-ci furent promptement dispersés dans les combats de San-Marco et de Mori ; battus ensuite, le 4 septembre, à Roveredo, les Autrichiens durent reculer jusqu'à Trente, puis au delà de Lavis, et finalement se mettre en retraite sur Neumarkt.

Arrivé là, Davidovich était hors de cause. Sans hésiter, Bonaparte se jeta dans la vallée de la Brenta, sur les derrières de Würmser qui était à Bassano et qui venait de détacher la division du général Mezzaros sur Vérone. Il l'attaqua en forces, le 8 septembre, lui enleva Bassano, le sépara de Quasdanovich, qui fut forcé de se diriger sur le Frioul, et le rejeta, avec 10,000 hommes à peine, sur Vicence et Legnago.

Pour compléter son succès, Bonaparte essaya encore de lui couper la route de Mantoue ; mais un incident heureux sauva Würmser et lui permit de gagner cette place forte, devant laquelle il crut devoir livrer une dernière bataille à Saint-Georges. Ce fut pour lui un nouveau malheur. Vaincu une dernière fois, il n'eut plus d'autre alternative que de s'enfermer dans la place qu'il était venu délivrer.

Napoléon a porté, sur cette partie de la campagne, le jugement suivant :

« Au commencement de septembre, Würmser se mit
« en mouvement pour se porter avec 30,000 hommes dans
« le Bassanais, en laissant Davidovich avec 30,000 hommes
« dans le Tyrol. Il devait prévoir le cas où le général
« français déboucherait dans le Tyrol et prescrire à Davi-
« dovich de ne pas recevoir la bataille à Roveredo, mais
« de se replier sur Bassano pour, réunis, donner la
« bataille à l'armée française ; les milices tyroliennes
« étaient suffisantes pour observer la vallée de l'Avicio ;
« ou bien il devait faire en sorte de se trouver sur le
« champ de bataille dans le Tyrol, en faisant retirer Davi-
« dovich sur Caliano et la vallée de l'Avicio. Marco,
« Mori, Roveredo, sont de bonnes positions ; mais, contre
« des troupes impétueuses, elles ne peuvent compenser
« le défaut du nombre. Dans toutes ces affaires de gorges,
« les colonnes, une fois rompues, se culbutent les unes
« sur les autres et tombent au pouvoir de l'ennemi.

« Il était trop tard lorsque Würmser conçut le projet
« de diriger la division du général Mezzaros sur Vérone.
« Ce mouvement avait été prévu : Kilmaine y était avec
« un petit corps d'observation. Würmser eût mieux fait
« de garder cette division à Bassano, au soutien des deux
« autres. Mais enfin, puisqu'il voulait opérer sur Mantoue
« avec une partie de ses troupes, il fallait qu'il donnât à
« cette division 2,000 hommes de cavalerie, 30 pièces de
« canon, 1 équipage de pont ; qu'il la dirigeât, non sur
« Vérone, mais sur Albaredo, où elle aurait jeté un pont,
« et se serait portée à tire-d'aile sur Mantoue. La place eût
« été débloquée, les derrières de l'armée fort inquiétés,
« Vérone même pouvait être pris à revers. La garnison de
« Mantoue, ainsi renforcée, aurait pu se maintenir long-
« temps maîtresse de la campagne. Le maréchal se fût
« alors retiré de Bassano avec ses deux autres divisions,
« ses parcs et son état-major sur la Piave. L'armée fran-

« çaise eût été obligée, par sa gauche, de se tenir sur la
« vallée de l'Avicio, en avant de Trente ; par son centre,
« sur la Piave, pour s'opposer au corps principal de l'ar-
« mée et enfin d'accourir sur ses derrières, à Mantoue,
« pour rétablir le blocus. C'était bien de la besogne pour
« une petite armée, et cela pouvait donner lieu à des
« changements de fortune.

« La marche de Würmser sur l'Adige, avec les
« 16,000 hommes restant de son armée, a été obligée. Il
« devait être cerné, acculé au fleuve et forcé de poser les
« armes, parce qu'il n'avait pas d'équipage de pont, ses
« deux équipages et ses parcs de réserve ayant été pris à
« Bassano. Il ne dut le bonheur de pénétrer jusqu'à Man-
« toue, qu'à la faute d'un chef de bataillon qui évacua
« Legnago.

« Le maréchal laissa mal à propos, dans Legnago,
« 1,800 hommes et plusieurs batteries ; la retraite ne lui
« était plus possible dans la direction de l'Adige, où était
« toute l'armée française ; il fallait qu'il gagnât Mantoue ;
« si cela ne lui était pas possible, il lui était plus facile
« encore d'entrer à Milan que de retourner à Legnago. Il
« s'affaiblit et sacrifia du monde inutilement.

« Würmser eût également tort de risquer la bataille de
« Saint-Georges ; il lui était plus profitable de se mainte-
« nir dans le Serraglio, qui est le vrai champ de bataille
« des garnisons de Mantoue, quand elles sont nombreuses.

« Le maréchal pouvait également, pendant qu'il était
« encore maître du Serraglio, passer le Pô, avec toute sa
« cavalerie, quelques bataillons de grenadiers et quelques
« batteries bien attelées, descendre la rive droite de ce
« fleuve, repasser le bas Pô, le bas Adige, et regagner
« Padoue : le général français eût appris cette opération
« trop tard pour pouvoir s'y opposer. Würmser eût ainsi
« sauvé toute sa cavalerie, une grande partie de son artil-
« lerie, l'état-major de son armée, tout son quartier
« général et l'honneur des armes autrichiennes. »

Les tentatives faites la même année par les Autrichiens pour sauver Mantoue firent naître des combinaisons plus remarquables encore. Les voici résumées en peu de mots :

Alvinzi succéda à Würmsér au milieu d'octobre, et, suivant son exemple, déboucha par la Brenta avec 40,000 hommes, pendant que Davidovich descendait par la vallée de l'Adige avec 20,000. Favorisés cette fois par une supériorité numérique marquée, par les fatigues qui commençaient à accabler nos troupes, les deux généraux autrichiens furent près de se joindre à Vérone. Mais Bonaparte, profitant encore une fois de la faute qu'ils avaient commise et manœuvrant sur une ligne d'opération intérieure, défit Alvinzi à Arcole, l'obligea à se mettre en retraite, puis, se rejetant sur Davidovich, le battit et le refoula dans le Tyrol.

Napoléon écrivit plus tard à ce sujet :

« Rien de plus fautif que le plan d'Alvinzi. Pour y remédier, il eût dû, aussitôt qu'il fut maître de Bassano, et Davidovich de Trente, faire venir celui-ci par les gorges de la Brenta sur Bassano, laissant les milices tyroliennes sur Trente et se présenter sur l'Adige avec toute son armée réunie. »

En s'exprimant ainsi, Napoléon consacrait un double principe : celui de *l'unité de la ligne d'opération* et celui de *la concentration des forces avant le combat*.

Cependant la défaite d'Alvinzi ne devait pas mettre un terme aux efforts du cabinet de Vienne. Jamais, même jusqu'à ce jour, il n'avait apporté tant d'énergie et d'activité dans ses préparatifs et, dès la fin de l'année 1796, Alvinzi fut en état de reprendre l'offensive avec 40,000 hommes. Mais, comme la première fois, il arrêta un plan qui divisait ses forces et lui donnait deux lignes d'opérations séparées.

Il forma le projet de s'avancer avec son centre et sa droite entre l'Adige et le lac de Garde, afin de nous

assaillir vers Rivoli, pendant que le général Provera, avec un corps de 20,000 hommes, se porterait, par Padoue et Legnago, sur Mantoue et dirigerait une division de Bassano sur Vérone.

Le mouvement commença le 7 janvier 1797.

Les attaques successives des armées autrichiennes, toujours battues et toujours reformées, avaient fini par placer Bonaparte dans une situation d'autant plus critique que le Directoire, jaloux de ses succès, ne s'empressait guère de réparer ses pertes. Néanmoins il ne perdit pas un instant pour faire face à ce nouvel orage. Les événements qui se préparaient devaient être les plus glorieux de la campagne et assurer à ceux qui s'y distinguèrent un renom immortel.

Bonaparte était à Bologne quand il apprit l'attaque des Autrichiens. Laisant un simple détachement devant Provera, il se rendit d'abord à Vérone pour se renseigner et juger la situation. Là, il apprit que Joubert, fortement assailli à la Corona, avait été forcé de se replier. Il devina aussitôt la nouvelle faute commise par ses adversaires et comprit que leur principale masse devait être à Rivoli, puisque Joubert avait été repoussé. Il s'y porta aussitôt avec ce qu'il put rassembler de forces et réussit, par des procédés tactiques aussi remarquables que ses combinaisons, à infliger à Alvinzi une défaite complète.

Revenant alors sur Provera, il l'entoura et le fit capituler sous les murs de Mantoue.

La chute de cette place devait couronner bientôt les succès de notre armée d'Italie.

Cette fois encore, les vices du plan d'Alvinzi avaient procuré à Bonaparte un de ses plus beaux triomphes. Cette fois encore, il avait manœuvré sur une ligne d'opération intérieure, pendant que ses ennemis suivaient deux lignes extérieures qui divisaient leurs masses. Du reste, ils avaient eu d'autres torts. Ils avaient porté leur attaque principale sur un point coupé de montagnes et de fortes

positions qui favorisaient notre défensive, tandis que par le bas Adige ils nous auraient privés de cet avantage.

En outre, la marche du corps Provera ne pouvait conduire à aucun résultat. Une victoire d'Alvinzi à Rivoli suffisait, en effet, à sauver Mantoue; sa défaite, au contraire, assurait la perte de Provera, sans aucune influence sur le rétablissement des affaires.

La direction à suivre par les Autrichiens était tout indiquée. C'était celle qu'avait adoptée le prince Eugène de Savoie contre Catinat, en 1701, celle que Napoléon indiqua lui-même plus tard à propos de la marche de Würmser sur la Brenta. Ils devaient donc ne laisser qu'un détachement à l'entrée du Tyrol et déboucher sur le bas Adige avec toute leur armée réunie.

Ce deuxième mouvement d'Alvinzi a été jugé, comme les précédents, par le vainqueur lui-même. Napoléon a dit à ce sujet :

« Alvinzi déboucha en janvier 1797. Mantoue était aux « abois. Il opéra avec deux corps : le premier se porta « sur Montebaldo; il y commandait en personne; l'autre « sur le bas Adige, commandé par Provera. Le succès « de Provera devait être sans résultat, si Alvinzi était « battu. On aggrava ces fautes du plan de campagne, en « liant les deux attaques par une attaque centrale sur « Vérone, qui n'avait aucun but, affaiblissait les deux « attaques principales sans les lier, puisque les localités « rendaient cela impossible. Il est vrai que les ordres de « Vienne étaient que, si Alvinzi était battu et que Provera « réussit à débloquer Mantoue, Würmser passât le Pô « avec la garnison de Mantoue et se retirât sur Rome; « mais, à moins qu'on ne fût assuré de la coopération du « roi de Naples, ce qui n'était pas, cela ne pouvait avoir « de résultat.

« Provera, après avoir surpris le passage de l'Adige à « Angiari, eût dû passer sur la rive droite avec tout son « corps, la division Bayalisch comprise, lever son pont, se

« diriger sur Mantoue, qui était son seul refuge. Il y serait « arrivé avec 20,000 hommes. Au lieu de cela, il n'y arriva « qu'avec 8,000 hommes, parce qu'il laissa la division « Bayalisch sur la droite, 2,000 hommes à la garde de son « pont, qui furent faits prisonniers, et qu'ayant perdu du « temps, son avant-garde fut entamée. »

A la fin de sa carrière, Napoléon eut l'occasion d'appliquer encore d'une manière éclatante les principes qui l'avaient tant de fois conduit à la victoire. En 1814, ce fut l'emploi d'une position centrale et d'une ligne d'opération intérieure qui lui procura les beaux succès de Champaubert, Montmirail, Vauchamps, Villeneuve-les-Bordes et Montereau. Mais il serait trop long de décrire ici ces opérations. Les campagnes qui précèdent ont suffisamment fait ressortir les avantages que la possession d'une ligne intérieure assurait aux armées au commencement du siècle. Il nous reste à voir s'il en est de même aujourd'hui; si les puissantes masses que les nations mettent en mouvement sont dans des conditions identiques et si les principes du passé sont encore susceptibles de recevoir une application aussi pratique.

Sous ce rapport, la campagne de Bohême nous a offert de précieux enseignements.

(d) Lignes d'opérations des armées belligérantes en 1866.

Au début de leurs mouvements contre l'armée autrichienne, les Prussiens adoptèrent deux lignes d'opérations distinctes.

Les I^e et II^e armées pénétrèrent en Bohême par deux directions convergentes, mais absolument séparées et sans liaison entre elles pendant quelques jours. La I^e armée s'avança par Görlitz, Reichenberg, Münchengrätz, Gitschin; la II^e par Neisse et Kœniginhof sur Gitschin.

Si le maréchal Benedek avait eu, au même moment, ses troupes concentrées sur l'Elbe, il aurait occupé une ligne

intérieure et se fût trouvé en mesure d'attaquer successivement chacune des armées ennemies avec des forces supérieures (V. *planche XV*).

Le général de Moltke, en adoptant ses premières directions de marche, laissait donc aux Autrichiens une chance des plus favorables. Quoique ceux-ci n'en aient pas profité, le fait a soulevé de vives critiques. Le chef du grand état-major prussien n'a pas hésité à reconnaître leur justesse ; mais il s'est défendu en ces termes :

« Comment se fait-il que nous n'ayons pas rencontré de résistance plus sérieuse en débouchant des montagnes de la Lusace ? Il faut en chercher la raison dans les dispositions des Autrichiens.

« Jusqu'à présent, il a été impossible de rien savoir de bien positif sur le plan de campagne du feldzeugmeister Benedek. S'il faut s'en rapporter à ce que disent les journaux militaires, on doit en conclure qu'il avait l'intention de réunir la grande masse de ses forces sur la rive droite du haut Elbe, aux environs de Josephstadt et de Kœniginhof. Ainsi placée, l'armée autrichienne se serait trouvée sur la ligne d'opération centrale, entre les deux armées prussiennes. Il lui suffisait alors de forces relativement faibles pour défendre la grande coupe formée par l'Iser ou celle de l'Elbe, selon qu'on voudrait réunir des forces supérieures pour opérer contre le prince royal ou contre le prince Frédéric-Charles.

« Il semble que le feldzeugmeister n'ait jamais perdu de vue ce projet, qui assurément était excellent en lui-même, et qu'il ait mis à l'exécuter l'opiniâtreté inébranlable qui est une des plus belles qualités de cet homme de guerre si remarquable. Mais il reste à savoir si ce projet était encore bon au moment où il s'agissait de le mettre à exécution, au moment où les armées prussiennes étaient déjà en plein mouvement.

« S'il y a avantage à se placer sur la ligne centrale d'o-

« pération, pour pouvoir en profiter, il faut nécessairement avoir autour de soi assez d'espace pour qu'il soit possible d'aller chercher un de ses adversaires à une distance de plusieurs jours de marche, et d'avoir assez de temps pour revenir ensuite sur l'autre. Si cet espace est très restreint, on court le danger d'avoir affaire à ses deux adversaires à la fois. Quand une armée, sur le champ de bataille, est attaquée de front et de flanc, peu importe qu'elle soit sur la ligne centrale d'opération ; ce qui était pour elle un avantage au point de vue stratégique est devenu un désavantage au point de vue tactique. Si on laissait les Prussiens avancer jusqu'à l'Iser et à l'Elbe, si les quelques défilés où il fallait passer pour traverser ces coupures tombaient en leur pouvoir, il est évident qu'il devenait très périlleux de s'avancer entre leurs deux armées. En attaquant l'une des deux, on courait risque d'être soi-même attaqué à dos par l'autre.

« Nous avons déjà dit que les forces placées sous le commandement du feldzeugmeister Benedek étaient réunies dès le 10 juin en Moravie ; mais les troupes étaient si mal équipées, qu'il fut obligé d'y rester jusqu'au 17. »

L'explication donnée par le feld-maréchal de Moltke se résume ainsi :

1° L'armée prussienne était forcée de constituer deux masses pour défendre les deux parties de la monarchie qui étaient menacées ;

2° Les circonstances exigeaient une concentration en trois masses, sur trois points différents ;

3° Enfin, les distances de Gœrlitz et de Niesse à Gitschin, point de réunion indiqué aux deux masses prussiennes, sont à peu de chose près les mêmes que celle de Gitschin à Olmütz, point de concentration des forces de Benedek.